

Courir, courir, trébucher. Courir.

Un bras levé pour repousser les branches souples qui lui cinglaient le visage. Dans le noir, il ne vit pas la racine. Il tomba, ses mains ouvertes s'enfonçant dans la mousse et la boue. Son fusil d'assaut lui échappa, rebondit et roula hors de sa vue. Les yeux exorbités, Laurent Lepage, affolé à présent, balaya le sous-bois du regard et, à tâtons, fouilla dans les feuilles mortes et pourrissantes.

Il entendait des pas derrière lui. Des bottes qui martelaient le sol. Fort. Il sentait presque la terre tanguer à leur approche, tandis que, à quatre pattes, il écartait les feuilles.

– Allez, allez, supplia-t-il.

Et alors ses mains couvertes d'égratignures et de crasse se refermèrent sur le canon du fusil d'assaut et, se relevant, il se remit à courir. Penché. Haletant.

Il avait l'impression que sa fuite durait depuis des semaines, des mois. Toute une vie. Et, pendant qu'il sprintait à travers bois, évitant les troncs des arbres, il sut que sa cavale prendrait bientôt fin.

Mais, dans l'immédiat, il courait, si grande était sa volonté de survivre. Si grand son besoin de protéger sa découverte. S'il ne pouvait pas mettre cet objet à l'abri, peut-être pourrait-il s'assurer, au moins, que ses poursuivants ne le trouveraient pas.

Il n'avait qu'à le cacher. Ici, dans cette forêt. Et le lion dormirait ce soir. Enfin.

Bang. Bangbangbang. Autour de lui, des arbres explosèrent, taillés en pièces par les balles.

Il plongea et boula et atterrit derrière une souche, ses épaules en appui sur le bois pourri. Sans protection.

Durant les derniers instants, ses pensées ne se tournèrent pas vers ses parents, chez eux dans leur petit village du Québec. Non plus que vers son chiot, adulte désormais. Il ne songea ni à ses amis, ni aux jeux organisés dans le parc du village en été, ni aux glissades étourdissantes sur la col-line, ni à la vieille poète folle qui les menaçait du poing en hiver. Il ne songea pas non plus au chocolat chaud qui, à la fin de la journée, les attendait devant la cheminée, au bistro.

Il ne pensait qu'à descendre ceux qui entreraient dans son champ de vision. Et à gagner du temps. Peut-être, peut-être réussirait-il ainsi à cacher la cassette.

Et alors, peut-être, peut-être les habitants du village seraient-ils en sécurité. Et ceux des autres villages aussi. L'idée qu'il servirait à quelque chose lui procurait un certain réconfort. Son sacrifice profiterait à tous, en particulier à ses êtres chers et à son chez-lui bien-aimé.

Il souleva son arme, visa et appuya sur la détente.

– *Bang*, fit-il en sentant le fusil d'assaut pousser contre son épaule. *Bangbangbangbangbang*.

En première ligne, ses poursuivants furent fauchés.

Il bondit et roula derrière un arbre robuste sur lequel il s'appuya, si fort que l'écorce rugueuse entama la chair de son dos. Il se demanda si l'arbre risquait de se renverser. Il serra son fusil contre sa poitrine. Son pouls était affolé. Il sentait son cœur dans ses oreilles. Ses battements menaçaient d'enterrer tous les autres sons.

Celui des pieds qui s'approchaient rapidement, par exemple.

Laurent tenta de se stabiliser. De calmer sa respiration. Ses tremblements.

On s'en était déjà pris à lui, se rappela-t-il. Et il s'en était toujours sorti. Toujours. Cette fois-là aussi, il y arriverait. Et il

aurait droit à une boisson chaude et à une viennoiserie. Et à un bon bain.

Et toutes les horreurs qu'il avait commises et s'apprêtait à commettre s'écouleraient avec l'eau du bain.

Sa main s'enfonça dans la poche de son blouson déchiré et boueux. Ses doigts aux jointures éraflées jusqu'à l'os et couverts de sang cherchèrent à tâtons. Et ils la trouvèrent, la casquette. Elle était en sécurité.

Au moins autant que lui, en tout cas.

Instinctivement, ses sens aiguisés, exacerbés, percevaient l'odeur musquée du sol forestier, les colonnes de lumière. Il sentit les mouvements frénétiques des suisses dans les branches au-dessus de sa tête.

Ce qu'il ne décelait plus, en revanche, c'étaient les bruits de pas.

Avait-il tué ou blessé tous ses adversaires ? Pourrait-il rentrer chez lui, en fin de compte ?

Puis il l'entendit. Le craquement révélateur d'une brindille. Tout près.

Ils avaient cessé de courir et, à pas de loup, s'avançaient vers lui. L'encerclaient.

Laurent s'efforça de compter les pieds, d'en estimer le nombre par le bruit. Il en fut incapable. De toute façon, il était perdu. Il ne s'en tirerait pas, cette fois.

Il eut dans la bouche un goût inédit. Aigre.

Celui de la terreur.

Il inspira à fond. Au cours de ses derniers instants, Laurent Lepage contempla ses doigts sales refermés sur le fusil d'assaut. Et il les imagina, roses et propres, tenant un hamburger, une poutine, un épi de maïs ou un de ces pets de sœur sucrés et comiques offerts à la fête du village.

Tenant le chiot. Harvest. Nommé d'après le disque favori de son père.

Et, au dernier moment, Laurent, son fusil serré contre lui, se mit à fredonner. Un air que son père lui chantait tous les soirs à l'heure du coucher.

– *Old man look at my life*, chanta-t-il tout bas. *Twenty-four and there's so much more.*

Laissant tomber le fusil, il prit la cassette. Le temps lui manquait. Il avait échoué. Et, à présent, il devait la cacher. S'agenouillant, il découvrit un enchevêtrement de plantes rampantes, vieilles et ligneuses. Indifférent désormais aux bruits qui se rapprochaient, Laurent Lepage écarta les plantes. Dans un élan de panique, il comprit qu'elles étaient plus épaisses et plus lourdes qu'il l'avait d'abord cru.

Avait-il trop attendu ?

Il arracha, déchira et gratta jusqu'à l'apparition d'une petite fente. Y glissant la main, il laissa tomber la cassette dans le trou.

Ceux qui en avaient besoin risquaient de ne jamais la retrouver. Mais ceux qui s'apprêtaient à tuer pour mettre la main dessus non plus, se dit-il.

– *But I'm all alone at last*, chuchota-t-il. *Rolling home to you.*

Une lueur au milieu des ronces attira son attention.

Il y avait quelque chose, là-dedans. Un objet qui n'avait pas poussé là, qu'on avait au contraire déposé à cet endroit. D'autres mains que les siennes étaient passées par ici.

Laurent Lepage, oubliant ses poursuivants, avança les genoux, agrippa les plantes rampantes à deux mains et tira de toutes ses forces. Comme soudées, elles se cramponnaient les unes aux autres. Des années, des décennies, des lustres de croissance. Et de dissimulation.

Laurent arracha, arracha encore, déchira. Puis une colonne de lumière, pénétrant la canopée et le sous-bois, lui révéla ce qui se trouvait là. Ce qu'on avait caché là avant même sa naissance.

Il écarquilla les yeux.

– *Waouh.*

2

– Alors ?

Isabelle Lacoste posa son verre de cidre sur la vieille table en bois et regarda fixement l'homme assis en face d'elle.

– Vous savez très bien que je ne peux pas répondre à ça, dit Armand Gamache, qui lui sourit en saisissant sa bière.

– Bon, maintenant que vous n'êtes plus mon supérieur, je peux vous dire le fond de ma pensée.

Gamache rit. Sa femme, Reine-Marie, se pencha vers Lacoste et murmura :

– Dites, Isabelle.

– Je pense, madame Gamache, que votre mari ferait un excellent directeur de la Sûreté.

Reine-Marie se cala dans son fauteuil. Par les fenêtres à meneaux du bistro, elle voyait un assemblage hétéroclite d'enfants et d'adultes, y compris sa fille Annie et le mari d'Annie, Jean-Guy, jouer au soccer. On était à la mi-septembre. L'été avait pris fin et l'automne était imminent. Les feuilles commençaient tout juste à changer de couleur. Des érables rouge vif, jaune et ambre parsemaient les jardins et la forêt. Beaucoup de feuilles étaient déjà tombées sur l'herbe du parc du village. C'était un moment idyllique : les fleurs tardives de l'été persistaient, les feuilles changeaient de couleur et l'herbe restait verte ; en même temps, les nuits étaient fraîches, les gros chandails s'imposaient et on avait commencé à allumer des feux. Le soir venu, les âtres, étourdis, brillants et invitants, ressemblaient aux forêts diurnes.

Bientôt, tous rentreraient en ville après le week-end, sauf Armand et elle. Ils étaient déjà chez eux.

D'un geste de la tête, Reine-Marie salua M. Béliveau, l'épicier, qui venait de prendre place à une table voisine, puis elle tourna son attention vers la femme venue passer la fin de semaine avec eux. Isabelle Lacoste. L'inspectrice-chef Lacoste, directrice par intérim de la section des homicides de la Sûreté du Québec. Le poste que le mari de Reine-Marie avait occupé pendant plus de vingt ans.

Dans l'esprit de Reine-Marie, elle avait toujours été la « jeune Isabelle ». Pas de manière paternaliste ni même « mater-naliste », du moins l'espérait-elle, mais seulement parce qu'elle était très jeune lorsque Armand l'avait remarquée, recrutée et formée.

À présent, Isabelle avait des rides et ses cheveux s'étaient mis à grisonner. Du jour au lendemain, semblait-il à Reine-Marie. Armand et elle avaient rencontré le fiancé d'Isabelle et assisté à ses noces ainsi qu'au baptême de ses deux bébés. Pendant très longtemps, elle avait été la jeune agente Lacoste ; et, soudain, elle était l'inspectrice-chef Lacoste.

Et Armand avait pris sa retraite. Une retraite anticipée, certes, mais une retraite tout de même.

Reine-Marie regarda de nouveau par la fenêtre. L'âge d'ambre, pour eux.

Ou peut-être pas.

Reine-Marie tourna son attention vers Armand, assis dans un fauteuil à oreillettes du bistro à siroter une bière de micro-brasserie. Détendu, à l'aise, amusé. Sa charpente d'un mètre quatre-vingt-trois avait épaissi. Il n'était pas corpulent pour autant. Solide, plutôt. Un pilier dans la tempête.

Sauf qu'il n'y avait pas de tempête en vue, se rappela Reine-Marie. Ils pouvaient enfin cesser d'être des piliers et se contenter d'être des gens ordinaires. Armand et Reine-Marie. Deux vil-lageois de plus. C'était tout. C'était suffisant.

Pour elle.

Mais pour lui ?

Les cheveux d'Armand, plus gris que jamais, se recroquevillèrent autour de ses oreilles et tombaient sur son col. Ils étaient plus longs, juste un peu plus longs qu'à l'époque de la Sûreté. Par distraction plutôt que par négligence.

Ici, à Three Pines, ils remarquaient la migration des oies blanches, les châtaignes à l'écorce épineuse qui mûrissaient dans les arbres et les rudbeckies en fleur dont la tête hirsute se balançait. Ils remarquaient les pommes que M. Béliveau offrait gratuitement dans un tonneau placé devant le magasin général. Ils remarquaient les produits frais proposés par le marché agricole et les nouveaux arrivages à la librairie de livres neufs et usagés de Myrna. Ils remarquaient les plats du jour d'Olivier au bistro.

Reine-Marie remarquait qu'Armand était heureux. Et qu'il se portait bien.

Et Armand remarquait que Reine-Marie était heureuse et qu'elle se portait bien, elle aussi, dans le petit village au creux de la vallée. Three Pines ne les mettait pas à l'abri des tribulations du monde, mais il les aidait à panser leurs plaies.

Sur la tempe d'Armand, la cicatrice croisait les autres rides qui barraient son front. Certains des sillons étaient attribuables au stress, à l'inquiétude et à la tristesse. Mais la plupart, comme ceux qui ressortaient en cet instant, avaient été creusés par l'amusement.

– Je croyais que vous alliez me dire ce que vous pensez vraiment de lui en tant que personne, dit Reine-Marie. Tous les défauts que vous avez observés au fil de vos années de collaboration.

Se penchant, elle adopta une posture de conspiratrice.

– Allez, videz votre sac, Isabelle.

Dans le parc, les deux enfants de Lacoste disputaient le ballon à Jean-Guy Beauvoir. Avec application et un désespoir grandissant, l'homme d'âge mûr semblait faire de gros efforts pour dominer le jeu. Lacoste sourit. L'inspecteur Beauvoir n'aimait pas perdre, même contre des enfants.

– Sa cruauté constante, vous voulez dire? demanda Isabelle Lacoste en tournant de nouveau son attention vers l'intérieur douillet. Son incompétence? Le fait qu'il fallait le réveiller chaque fois que nous avions résolu une affaire pour qu'il puisse s'attribuer tout le mérite?

– C'est vrai, Armand?

– Pardon? Je m'étais assoupi.

Lacoste rit.

– Et maintenant, c'est moi qui hérite de votre bureau et de votre canapé.

Elle devint grave.

– Je sais qu'on vous a offert le poste de directeur, patron. La directrice générale Brunel me l'a dit en confidence.

– En confidence, vraiment? dit Gamache.

Mais il ne semblait pas fâché.

La directrice générale Thérèse Brunel, nommée à la tête de la Sûreté dans la foulée des scandales et du grand réaménagement qui en avait résulté, était venue à Three Pines une semaine plus tôt. C'était, en principe, une visite de courtoisie. Puis, pendant qu'ils se détendaient sur la galerie, un matin, en prenant leur café, elle lui avait offert le poste.

– Directeur, Armand. Vous superviseriez la section chargée des homicides, des crimes graves et de la fête de Noël.

Il haussa un sourcil.

– Nous procédons à une restructuration, expliqua-t-elle. Dorénavant, c'est la section de lutte contre le crime organisé qui s'occupe du pique-nique de la Saint-Jean-Baptiste.

Il sourit et elle l'imita avant d'aiguiser de nouveau son regard et de l'étudier de près.

– Que faudrait-il pour vous convaincre de revenir?

Il aurait été malhonnête de la part de Gamache de feindre la surprise. Il s'attendait à une proposition de la sorte depuis que la direction de la Sûreté était sens dessus dessous et que,

grâce à lui, l'ampleur et la profondeur de la corruption qui y régnait avaient été étalées au grand jour.

Bref, l'organisation avait besoin de leadership et d'une nouvelle orientation. Et le plus tôt serait le mieux.

– Laissez-moi y réfléchir, Thérèse, avait-il dit.

– Ne tardez pas trop.

– Naturellement.

Après avoir embrassé Reine-Marie, Thérèse avait pris Armand par le bras, et les deux vieux amis et collègues avaient marché jusqu'à sa voiture.

– On a débarrassé la Sûreté de la pourriture, dit-elle en baissant la voix. Il faut maintenant la reconstruire. Correctement, cette fois. Nous savons tous les deux que la pourriture peut réapparaître. Vous ne voudriez pas nous aider à faire en sorte que la Sûreté redevienne forte et saine, qu'elle s'engage sur la bonne voie ?

Elle examina son ami. Il s'était remis des agressions physiques, c'était évident. Il irradiait la force, le bien-être et une sorte d'énergie calme et contenue. Sauf qu'Armand Gamache n'avait pas pris sa retraite à cause des blessures physiques, aussi graves aient-elles été. Il avait fini par vaciller sous le poids d'un lourd fardeau émotif. Il en avait eu assez de la corruption, des trahisons, des coups de poignard dans le dos, du travail de sape et de la vénalité omniprésente. Assez de la mort, aussi. L'inspecteur-chef Gamache avait exorcisé la pourriture au sein de la Sûreté, mais les souvenirs, profondément enfouis, le poursuivaient.

Disparaîtraient-ils avec le temps ? se demanda Thérèse Brunel. Disparaîtraient-ils avec la distance ? Ce joli village les chasserait-il, de la même façon que le baptême lavait les péchés ?

Peut-être.

– Le pire est fait, Armand, dit-elle devant sa voiture. Il reste la partie amusante. Rebâtir. Et vous refuseriez d'en être ? À moins, dit-elle en balayant les environs des yeux, que ceci soit... suffisant ?

Elle vit les vieilles maisons qui encerclaient le parc. Elle vit le bistro et la librairie et la boulangerie et le magasin général. Elle vit, comprit Gamache, un trou perdu, charmant mais ennuyeux. Là où lui discernait un havre. Un lieu où se reposer enfin après un naufrage.

Armand avait parlé à Reine-Marie de la proposition, bien sûr, et ils en avaient discuté.

– Tu en as envie, Armand? avait-elle demandé en s’efforçant de garder un ton neutre.

Il la connaissait trop bien pour être dupe.

– C’est trop tôt, je pense. Pour nous deux. Mais Thérèse a soulevé une question intéressante. Que ferons-nous après?

Après? s’était dit Reine-Marie quand, une semaine plus tôt, il avait posé la question. Et elle y réfléchit de nouveau, en plein bistro, dans le murmure des conversations, sorte de courant qui l’enveloppait. Ce mot incongru s’était échoué sur son rivage et y avait planté des racines, des vrilles. Mot liseron.

Après.

Lorsque Armand avait pris sa retraite et qu’ils avaient quitté Montréal pour Three Pines, jamais elle n’avait songé à un après. Elle était encore étonnée et ravie par l’existence d’un maintenant.

Et voilà que l’après avait envahi le maintenant.

Armand n’avait pas encore soixante ans et elle-même avait renoncé à une brillante carrière à la Bibliothèque nationale.

Après.

À vrai dire, elle savourait encore l’ici et maintenant. Mais, sur la ligne d’horizon, l’après s’approchait lentement.

– Vous êtes encore là?

Gabri, massif et volubile, traversa le bistro qu’il possédait avec Olivier, son partenaire. Il fit un câlin à Isabelle Lacoste.

– J’étais certaine que vous seriez déjà partie, dit Myrna qui, arrivée en même temps que lui, serra la femme délicate dans ses amples bras.

– Je pars bientôt. Je suis passée à votre librairie, dit Isabelle à Myrna. Vous n'étiez pas là. J'ai laissé l'argent près de la caisse.

– Vous avez trouvé un livre? s'étonna Myrna. Lequel?

Elles causèrent livres pendant un moment, tandis que Gabri, revenant avec des bières, s'arrêta pour bavarder avec des clients. Les cheveux de Gabri, qui n'avait pas encore quarante ans, avaient commencé à blanchir, et son visage se creusait de rides quand il riait, ce qui lui arrivait souvent.

– Les répétitions se passent bien? demanda Reine-Marie à Gabri et à Myrna. La pièce avance?

– Il faut poser la question à Antoinette, répondit Gabri en désignant avec sa bière une femme d'âge moyen, assise à une autre table.

– Qui est-ce? demanda Isabelle.

Aux yeux de Lacoste, cette femme ressemblait à sa fille. Sauf que sa fille avait sept ans et que cette femme devait en avoir quarante-cinq. Elle portait des vêtements qui auraient mieux convenu à une enfant. Il y avait un nœud dans ses cheveux violets hérissés. Elle portait une jupe à fleurs, courte et serrée sur son généreux postérieur, et un tricot sans manches, sous un pull rose vif, épousait sa généreuse poitrine. Si une confiserie vomissait, Antoinette en serait le résultat.

– Antoinette Lemaître et son compagnon, Brian Fitzpatrick, répondit Reine-Marie. C'est la directrice artistique du théâtre de Knowlton. Ils viennent souper, ce soir.

– Nous aussi, dit Gabri. Nous tentons de convaincre Armand et Reine-Marie de se joindre à nous.

– Joindre? fit Isabelle. Nous?

– La Troupe de l'Estrie, répondit Myrna. J'ai aussi tenté de persuader Clara de participer. Pas nécessairement pour jouer la comédie. Elle pourrait peindre des décors, peut-être. N'importe quoi pour la faire sortir de son atelier. Elle passe ses journées à contempler ce portrait à moitié terminé de Peter. Je crois qu'elle n'a pas soulevé son pinceau depuis des semaines.

– Il me donne le frisson, ce tableau, avoua Gabri.
– C'est un peu culotté, non ? fit Reine-Marie. Demander à l'un des plus grands artistes du Canada de peindre des décors pour une production amateur ?

– Picasso a peint des décors, riposta Myrna.
– Pour les Ballets russes, souligna Reine-Marie.
– S'il vivait ici, je gage qu'il s'occuperait de nos décors, dit Gabri. Si quelqu'un pouvait le convaincre, ce serait elle.

Il gesticula en direction d'Antoinette et de Brian, qui s'avançaient vers la table.

– Bonne répétition ? demanda Reine-Marie après leur avoir présenté Isabelle Lacoste.

– Ça irait mieux si celui-ci, répondit Antoinette en désignant Gabri d'un geste sec de la tête, suivait mes directives.

– Je dois être libre de mes choix artistiques.

– Tu le joues gai, dit Antoinette.

– Mais je suis gai, dit Gabri.

– Le personnage ne l'est pas, lui. Il sort tout juste d'un mariage en ruine.

– Justement. Il en sort. Parce qu'il est..., fit Gabri en se penchant vers elle.

– Gai ? risqua Brian.

Antoinette rit. C'était un rire franc, cordial et sans retenue. La femme plut à Isabelle.

– D'accord, joue-le comme tu veux, dit Antoinette. La pièce va être un triomphe. Tu ne réussiras pas à la gâcher, malgré tous tes efforts.

– C'est écrit sur l'affiche, leur confia Brian. « La pièce que même Gabri ne peut pas gâcher. »

Il écarta les mains devant lui pour désigner une énorme bannière imaginaire.

Reine-Marie rit et sut que c'était sans doute la plus stricte vérité, voire une excellente façon d'attirer des spectateurs.

– Quel rôle jouez-vous ? demanda Isabelle à Myrna.

– Celui de la propriétaire d’une pension. J’avais l’intention de la jouer comme un homme gai, mais, comme Gabri m’a prise de vitesse, j’ai choisi une autre approche.

– Elle la joue comme une grosse femme noire, dit Gabri. C’est très inspiré.

– Merci, mon chéri, dit Myrna.

Ils se firent deux bises théâtrales, sans se toucher.

– Vous auriez dû voir leur production de *La ménagerie de verre*, dit Armand.

Il écarquilla les yeux pour montrer à Isabelle que la pièce avait été exactement comme elle l’imaginait.

– Au fait, vous avez parlé à Clara? demanda Antoinette à Myrna. Elle va accepter?

– Je ne crois pas, répondit Myrna. Elle a besoin de temps.

– Elle a besoin de se changer les idées, a dit Gabri.

Isabelle jeta un coup d’œil au texte dans la main d’Antoinette.

– *Elle était assise et elle pleurait*, lut-elle. Une comédie?

Antoinette rit et lui tendit la pièce.

– C’est moins sombre qu’on pourrait le croire.

– En fait, c’est merveilleux, confirma Myrna. Et très drôle.

– Gai, diraient certains, lança Gabri.

– Bon, c’est l’heure, dit Isabelle en se levant. Je constate que la partie de soccer est terminée.

Dans le parc du village, les adultes et les enfants avaient cessé de jouer, et ils s’étaient tournés vers le pont enjambant la rivière Bella Bella, où un enfant s’approchait à toute vitesse en criant.

– Oh non, fit Gabri pendant qu’ils regardaient tous par la fenêtre. Pas encore.

Le garçon s’arrêta à l’entrée du parc et gesticula follement avec un bâton. Voyant que personne ne réagissait, il se dirigea vers le bistro.

– Cachez-vous, fit Myrna. Les hordes sauvages débarquent.

– Mon Dieu. Ne me dites pas que Ruth sera de la partie, elle aussi, lança Gabri en regardant frénétiquement autour de lui.

Mais il était trop tard. Le garçon franchit la porte, balaya la salle comble du regard. Et ses yeux clairs s'arrêtèrent. Sur Gamache.

– Vous êtes là, patron, fit le garçon en courant vers la table. Venez vite.

Agrippant la main de Gamache, il essaya de tirer l'homme imposant de sa chaise.

– Une minute, dit Armand. Du calme. Que se passe-t-il ?

Le garçon était si débraillé qu'on l'aurait dit recraché par les bois. Il avait de la mousse et des feuilles et des brindilles dans les cheveux, ses vêtements étaient déchirés et, dans ses mains égratignées et crasseuses, il tenait un bâton de la taille d'une canne.

– J'ai trouvé quelque chose dans les bois. Vous n'en croirez pas vos yeux. Venez vite. Dépêchez-vous.

– Qu'est-ce que c'est, cette fois-ci ? demanda Gabri. Une licorne ? Un vaisseau spatial ?

– Non, répondit le garçon d'un air contrarié.

Il se tourna ensuite vers Gamache.

– Il est énorme. Gigantesque.

– Quoi donc ? demanda Gamache.

– Oh, ne l'encouragez surtout pas, Armand, dit Myrna.

– C'est un canon, expliqua le garçon, qui décela chez Gamache une lueur d'intérêt. Un canon géant, chef. Grand comme ça.

Il étira les bras et le bâton, atteignant la table voisine, fit voler des verres sur le sol.

– OK, dit Gabri en se levant. Ça suffit. Donne-moi ça.

– Non, répondit le garçon en protégeant le bâton.

– Tu me le donnes ou tu sors d'ici. Désolé, mais tu vois des clients avec des branches, toi ?

– Ce n'est pas une branche, répondit le garçon. C'est un fusil qui peut se changer en épée.

Il fit mine de le brandir, mais Olivier, qui s'était approché, l'attrapa dans sa main. Dans l'autre, il tenait un balai et une pelle à poussière.

– Nettoie-moi ça, dit-il sans acrimonie, mais avec fermeté.

– Bon. Comme vous voulez, répliqua le garçon en tendant le bâton à Gamache. Si quelque chose m'arrive, vous saurez quoi faire.

Il regarda Gamache avec le plus grand sérieux.

– J'ai confiance en vous, dit-il.

– Compris, dit Gamache d'un air grave.

Le garçon se mit à balayer. Armand, appuyant le bâton sur sa chaise, constata qu'il était encoché et gravé et que le garçon y avait inscrit son nom.

– Que voulait-il, ce coup-ci ? demanda Jean-Guy.

Annie et lui s'étaient approchés de la table. Avec les autres, ils observèrent les mouvements irrités du balai.

– Vous prévenir d'une invasion d'extraterrestres ?

– Non. Ça, c'était la semaine dernière.

– Oui. J'oubliais. Les Iroquois sont sur le pied de guerre ?

– De l'histoire ancienne, répondit Gamache. La paix a été rétablie. Nous leur avons restitué le territoire.

Il se tourna vers le garçon. Ayant interrompu son travail, Laurent avait enfourché le balai comme un destrier et se servait de la pelle à poussière comme d'un bouclier.

– Je le trouve plutôt mignon, dit Annie.

– Mignon ? Godzilla est mignon. Lui, c'est un danger public, dit Olivier après avoir obligé le garçon à descendre de sa monture pour se concentrer de nouveau sur les tessons de verre.

– Au début, nous l'avons trouvé amusant, nous aussi, expliqua Olivier. Un sacré petit personnage. Jusqu'au jour où il est entré ici en courant pour nous dire que sa maison était en flammes.

- Elle ne l’était pas? demanda Annie.
- À votre avis?
- Nous avons rameuté les pompiers volontaires qui, à leur arrivée, ont trouvé Al et Evie dans leur jardin.
- Nous avons essayé de leur parler, ajouta Gabri. Mais Al a ri et a dit qu’il ne réussirait pas à changer Laurent, même s’il le voulait. C’était dans la nature du garçon.
- C’est sans doute vrai, dit Myrna.
- Ouais, eh bien, les tornades et les tremblements de terre font partie de la nature, eux aussi, dit Gabri.
- Vous pensez donc qu’on ne réussira pas à convaincre Clara de nous donner un coup de main pour les décors? demanda Brian. Il ne reste que quelques semaines avant la première et nous avons besoin d’aide. C’est une excellente pièce, même si personne ne sait qui l’a écrite.
- Comment? s’étonna Isabelle Lacoste en baissant les yeux sur le texte et en remarquant pour la première fois que le nom de l’auteur ne figurait pas sous le titre.
- Personne ne sait? s’étonna-t-elle. Même pas vous?
- Eh bien, oui, nous savons, avoua Antoinette. Seulement, nous gardons le secret.
- Croyez-moi, dit Gabri, ce n’est pas faute d’avoir essayé de percer le mystère. Pour ma part, je pense qu’elle est de David Beckham.
- Mais c’est..., commença Jean-Guy avant que Myrna lui coupe la parole.
- Inutile. La semaine dernière, il a décidé qu’elle était de Mark Wahlberg. Laissez-le à ses fantasmes. Et moi aux miens, dit-elle d’une voix rêveuse. Il assisterait à la première. Seul. Victoria et lui auraient eu une grosse dispute.
- Il séjournerait dans notre gîte, continua Gabri. Il sentirait le cuir et l’Old Spice.
- Il aurait besoin d’un livre à lire à l’heure du coucher, dit Myrna. Je lui en apporterais plusieurs et...

- Bon, ça suffit, lança Jean-Guy.
- Je veux en entendre plus, dit Reine-Marie.

Armand la regarda, amusé.

– Vous ne devinez jamais qui l’a écrite, cette pièce, enchaîna Brian en riant et en tapotant l’endroit où le nom avait été recouvert de correcteur liquide. De toute manière, vous ne le connaissez pas. C’est un certain John Fleming.

- Brian ! fit sèchement Antoinette.
- Quoi ?
- Nous avons convenu de ne pas en parler.
- Personne ne le connaît, de toute façon.

– Là n’est pas la question, répondit Antoinette, vexée, en gesticulant dans sa direction. Pff ! Tu es arpenteur-géomètre. Tu t’y connais en marketing, peut-être ? Je voulais créer un mystère, un suspense. Obliger les gens à se poser des questions. Et s’il s’agissait d’une pièce de Michel Tremblay ou d’un chef-d’œuvre égaré de Tennessee Williams ?

- Ou de George Clooney, risqua Gabri.
- Oooh, George Clooney, répéta Myrna, le regard à nouveau rêveur.

– John Fleming ? fit Gamache. Vous permettez ?

Il tendit la main, prit le texte sur la table et étudia le titre.

Elle était assise et elle pleurait.

– Nous avons communiqué avec le service des droits d’auteur pour savoir comment obtenir les permissions et à qui verser les redevances, mais on n’avait aucune information sur la pièce ou son auteur, dit Brian, comme s’il devait s’expliquer devant des policiers.

Les pages qu’Armand tenait dans ses mains étaient cornées, tachées de café et couvertes de notes.

– C’est vieux, constata Reine-Marie.

La police de caractères était irrégulière, sans l’aspect lisse des textes produits par ordinateur. On reconnaissait plutôt la lourde empreinte d’une machine à écrire.

Armand hochâ la tête.

– Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle à voix basse.

– Rien.

Il sourit, sans que les rides de rire apparaissent au coin de ses yeux.

– Je joue aussi dans la pièce, dit Brian en brandissant son exemplaire du texte.

– Mon colocataire gai, leur expliqua Gabri.

– Il n’est pas gai et toi non plus, décréta sèchement Antoinette, exaspérée.

– Surtout, ne dites rien à Olivier, lança Myrna. Il risque d’être déçu.

– Et très surpris, ajouta Gabri.

Des feuilles en décomposition encore accrochées à son manteau et à son jean déchirés, le garçon fit disparaître le dernier tesson de verre et s’approcha de la table.

– Pour votre information, dit-il en tendant le balai et la pelle à poussière à Olivier, je suis presque certain qu’il y a des diamants, là-dedans.

– *Thanks*, fit Olivier.

– Allez, dit Armand en se levant et en rendant son bâton au garçon. Il se fait tard. Va chercher ton vélo. Je vais le mettre dans le coffre de ma voiture et te ramener chez toi.

– Il est vraiment très, très gros, ce canon, patron, insista le garçon en sortant du bistro sur les talons de Gamache. Aussi gros que cet immeuble. Et il y a un monstre dessus. Avec des ailes.

– Évidemment, acquiesça Armand. Je vais m’arranger pour qu’il ne te fasse pas de mal.

– Et je vais vous protéger, dit le garçon en brandissant le bâton si violemment qu’il atteignit Armand au genou.

– J’espère que vous avez un autre mari dans les coulisses, dit Antoinette. Celui-ci risque de ne pas survivre au trajet jusqu’à la voiture.

Ils virent Armand mettre la bicyclette dans le coffre de la Volvo, puis le bâton sur la banquette arrière, mais le garçon, avec fermeté, le récupéra. Il n'irait nulle part sans son arme. Après tout, le monde était dangereux.

Armand capitula, mais pas avant d'avoir exposé quelques règles de base.

– À votre place, dit Myrna, je m'inscrirais tout de suite à match.com.

Au bout de quelques kilomètres, le garçon se tourna vers Gamache.

– Qu'est-ce que vous fredonnez ?

– Je fredonnais, moi ? s'étonna Armand.

– *Yes*.

Et le garçon reproduisit l'air à la perfection.

– Ça s'appelle « By the Waters of Babylon », expliqua Armand.

C'est un hymne.

John Fleming. John Fleming. Il associait l'hymne à cet homme, sans savoir pourquoi.

« Impossible qu'il s'agisse de la même personne », se dit-il. C'est un nom banal. Il voyait des fantômes là où il n'y en avait pas.

– On ne va pas à l'église, nous, dit le garçon.

– Nous non plus, avoua Armand. Pas souvent, en tout cas.

Encore que j'aime bien, parfois, aller m'asseoir dans la petite église de Three Pines, quand il n'y a personne.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est tranquille.

Le garçon fit signe que oui.

– Des fois, je vais m'asseoir dans les bois parce que c'est tranquille. Ensuite, les extraterrestres débarquent.

D'une voix fluette, haut perchée, le garçon recommença à fredonner un air que Gamache reconnut en puisant dans des souvenirs très anciens.

– Comment se fait-il que tu connaisses cette chanson ? demanda Gamache. Ce n'est pas du tout de ton temps.

– Mon père me la chante tous les soirs à l'heure du coucher. C'est de Neil Young. Il dit que c'est un génie.

Gamache hocha la tête.

– Je suis d'accord avec ton père.

Le garçon serra le bâton.

– J'espère que le cran de sûreté est mis, au moins, dit Gamache.

– Oui, dit Laurent en se tournant vers Gamache. Le canon est réel, patron.

– *Yes*, dit Gamache.

Mais il n'écoutait plus. Il observait la route en songeant à la chanson qui s'incrétait dans sa tête.

*By the waters, the waters of Babylon,
We sat down and wept.*

Mais la pièce s'appelait autrement. Elle s'intitulait *Elle était assise et elle pleurait*.

Elle ne pouvait pas être l'œuvre de ce John Fleming là. Il n'avait pas écrit de pièce. Et même s'il l'avait fait, aucun metteur en scène digne de ce nom n'aurait songé à la produire. C'était sûrement un homonyme.

À côté de lui, le garçon contemplait le paysage du début d'automne et serrait le bâton juste en dessous de l'endroit où son père avait gravé son nom sur la poignée.

Laurent. Laurent Lepage.